

Dixième conférence (P.-A. Burton, p. 233-256)

LE FORMATEUR EN HUMANITÉ ET « LE MIROIR DE LA CHARITÉ »

C – AELRED, PÈRE MAÎTRE ET FORMATEUR (1141-1143)

Introduction

Nous allons maintenant examiner deux œuvres qui témoignent de ce vaste programme de formation monastique : *La Vie de recluse* et la méditation sur la péricope évangélique de Jésus retrouvé au temple (Lc 2, 41-52) intitulée *Quand Jésus eut douze ans*. Ces deux petits traités écrits par Aelred à la demande de sa propre sœur qui menait une vie de recluse, et de « Yves », un jeune moine de l'abbaye de Wardon sont très importants. Yves et Aelred étaient liés par une profonde amitié. C'est avec lui qu'Aelred dialogue dans le premier livre de *L'amitié spirituelle*.

En lisant avec attention ces deux petits traités, Aelred va nous tracer un chemin de formation intégrale pour que le Christ saisisse toute notre personne pour la transformer à son image et à sa ressemblance, et dans ce but, il va nous faire entrevoir de quelle manière il méditait les Écritures et en particulier les évangiles, et comment, nous aujourd'hui, nous pouvons les méditer.

La Vie de recluse

I – Commençons par la présentation du Père Pierre-André Burton de ce petit livre *La Vie de recluse*. Ce sont, dit-il, « *des semences de méditation pour passer des élans spirituels (les affectus mentis) à leur traduction pratique dans l'agir (les effectus operis)* ».

Que ce petit traité soit destiné à la formation intégrale de la personne humaine, deux éléments au moins l'attestent. En effet, les recherches récentes entreprises par différents pères, en particulier le père Charles Dumont, ont montré de façon convaincante que le titre primitif du traité devait sûrement être *De institutione inclusarum*, expression qu'il faut évidemment traduire, non pas dans un sens seulement descriptif : « Règles de vie », mais au contraire dans un sens éminemment actif : « À propos de l'institution ou de la formation des recluses ».

Le second élément vient de la structure même de l'ouvrage. « *Celui-ci, souligne Pierre-André Burton, est en effet composé de trois parties, relativement autonomes les unes des autres, mais qui, chacune, touche l'une des trois composantes de la nature humaine selon l'anthropologie paulinienne tripartite : la dimension corporelle d'abord (le corps) ou l'édification des comportements, avec la formation de l'« homme extérieur », grâce précisément à des « observances corporelles », elles-mêmes régies par un mode de vie et un emploi du temps fixés par une règle (§ 1-13) ; ensuite, la dimension psychique (l'âme) qui concerne cette fois la formation de l'« homme intérieur » par une édification morale de toute la personne (§ 14-28) ; enfin, la dimension proprement spirituelle de l'être (le cœur) avec l'édification mystique des sentiments par la "contemplation transformante" de la vie de Jésus (§ 29-33).* » (p. 234)

En lisant ce traité, nous pourrions effectivement avoir l'impression qu'il est « *composé de trois parties apparemment distinctes et indépendantes les unes des autres* », en réalité, il s'agit bien d'un seul écrit. Aelred a divisé son traité en trois parties pour bien distinguer les questions en jeu, mais pour lui, « *les choses sont bien indissociables et étroitement imbriquées les unes dans les autres...* »

« Penser que le traité de La Vie de recluse serait composé de deux parties originellement indépendantes consisterait en effet à ne pas tenir compte d'un aspect fondamental de l'anthropologie (monastique) ancienne et médiévale dont Aelred a hérité (et que nous avons perdu de vue), selon lequel l'homme forme un "tout" dont les diverses "parties" (corps, âme, cœur, et en plus, pour Ælred, imagination et affectivité) sont certes à distinguer - car chacune d'entre elles a effectivement un rôle différent à jouer -, mais qui entretiennent néanmoins des rapports d'implication réciproque si étroits qu'il est absolument impensable de les considérer comme autonome les unes des autres. » (p. 237)

Ces trois plans (corps, âme et cœur) sur lesquels la spiritualité cistercienne s'édifie, et que l'on retrouve dans la structure en trois parties du traité d'Aelred, « non seulement se compénètrent les uns les autres, mais en outre concourent, chacun à leur niveau, à l'édification de l'individu pour « former » en lui une personne, membre à part entière d'une communauté de valeurs, de destin et de personnes choisie consciemment. » (p. 238)

Le traité de *La Vie de recluse* plonge ainsi, indubitablement, ses racines dans la spiritualité cistercienne, caractérisée justement par cette interpénétration ou interconnexion de divers plans. Pour Aelred en effet, si Dieu est charité, nous devons lui devenir « conformes » par la « charité ». Ceci implique un combat incessant contre toutes les formes de « passions » et toutes les forces de la « convoitise ».

Comme Aelred l'a bien compris par expérience à la fin de son noviciat, ce combat doit passer par une réordination du *désir* ou des *puissances affectives*, c'est-à-dire par une conversion morale et par l'acquisition des vertus, qui elle-même sera rendue possible, à la fois grâce à une discipline et une règle de vie, mais surtout, grâce à la « contemplation transformante de la vie du Christ : « Deviens ce que tu contemples. » Ainsi, il est impossible de séparer ces différents aspects de la vie cistercienne, et même chrétienne. (p. 239)

Ainsi ce petit livre destiné à la "formation intégrale du Christ" dans la personne des recluses nous a, en ses trois livres, tracé un chemin. Certes ces livres sont différents par le contenu (ascétique, moral et mystique), mais ils sont si étroitement complémentaires, qu'on ne peut les séparer.

« Ainsi, l'abbé de Rievaulx commence-t-il la section de *La Vie de recluse* consacrée à la « triple méditation » (§ 29, p. 117-118) en rappelant que si l'amour de Dieu trouve bien sa source dans la part de Marie : les « élans spirituels du cœur » ou les « sentiments intérieurs » (les *affectus mentis*), il ne trouve cependant sa parfaite expression que dans la part de Marthe : le concret de l'agir ou l'« accomplissement des œuvres » (les *effectus operis*). De même, en conclusion de cette triple méditation, écrit-il que les semences de méditations spirituelles qu'il vient de livrer à sa sœur sur les bienfaits du passé, sur l'expérience des grâces présentes et sur l'attente des réalités futures, doivent « éveiller en elle un élan du cœur qui fera naître le désir, un désir qui fera couler des larmes ; des larmes qui seront le pain de ses jours et de ses nuits jusqu'à ce qu'elle vienne à paraître en sa Présence et soit admise à ses Étreintes et qu'ainsi, elle puisse enfin dire ces mots du Cantique : Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui (Ct 2, 16) » (VdR, 33, p. 164-167 que nous adaptons). (p. 239-240)

En méditant ce petit traité, demandons au Seigneur qu'il éveille en nous cet élan du cœur qui fera naître aussi en nous le même désir d'union et d'étreinte avec lui, jusqu'à transformer totalement nos comportements et nos attitudes à son image et à sa ressemblance.

Il est temps maintenant de consacrer toute notre attention à la présentation par Pierre-André Burton, de la longue méditation d'Aelred, sur la scène évangélique du recouvrement de Jésus au temple de Jérusalem : le *De iesu puero duodenni* (Quand Jésus eut douze ans).

Quand Jésus eut douze ans

II - Ce traité a dû être composé entre 1153 et 1157 ou peut-être même, d'après Domenico Pezzini, entre 1154 et 1155. Cet opuscule dédié à Yves n'offre rien de plus à ses lecteurs qu'un commentaire apparemment sans grande originalité sur un passage bien connu de l'évangile de Luc. Ce commentaire, en effet, s'inscrit dans la plus pure tradition de l'exégèse patristique et médiévale et propose une lecture selon les trois sens reconnus à l'Écriture sainte : le sens littoral (les § 1-11a), le sens allégorique (les § 11b- 18) et enfin le sens moral (les § 19-32).

En réalité, ces objections tombent si on considère que le verset 52 du chapitre 2 de l'évangile de Luc constitue pour Aelred la pointe du récit et qu'il réalise sur lui un vaste commentaire où s'entrecroisent constamment deux lignes interprétatives.

La première, que l'on rencontre surtout dans la deuxième partie, « *se situe sur le plan de l'histoire universelle et vise à montrer, à partir de la symbolique des "trois jours" de recherche (§ 13-18), que dans la scène évangélique commentée, s'y découvrent comme les trois « âges » de l'Église (prédication aux nations et persécutions ; conversion des princes et hérésies ; période des Pères de l'Église et attiédissement de la ferveur des premiers chrétiens), ainsi qu'« une image de sa destinée totale », jusqu'à l'accomplissement cosmique de toute l'histoire de l'humanité dans la personne du Christ qui, enfin victorieux de toutes les divisions, « récapitulera » toutes choses en Lui, réunissant en un seul peuple Juifs et païens, établissant entre eux la paix. »* (p. 242-243)

L'autre ligne interprétative, bien plus présente, se trouve explicitement déployée dans la troisième partie du traité. Elle situe le lecteur sur le plan de l'histoire de chacun et « *cherche à montrer à partir de la symbolique du chiffre 12 (les 12 ans de Jésus), les différentes étapes de la croissance humaine, morale et spirituelle de l'homme (§ 19-21) jusqu'à ce que, la personne du Christ une fois parfaitement formée en lui, il puisse accéder au sommet de la contemplation (§ 22) et découvrir, suivant la symbolique des « trois jours » où Jésus est resté au Temple, la puissance de Dieu, ainsi que sa sagesse et sa bonté (§ 23-29).* » (p. 243)

Ainsi, ce petit traité n'a pas seulement pour but de susciter dans nos cœurs quelques élans de tendre affection envers l'humanité de Jésus, il nous ouvre, à nous et à Yves, de vastes horizons tant « dans le domaine de la *théologie de la vie spirituelle* sur la *formation du Christ dans l'âme individuelle* (dimension personnelle et spirituelle) que dans le domaine d'une *théologie de l'histoire du salut* sur la *configuration et l'appartenance du monde* au Christ, maître des temps et de l'histoire (dimension universelle et cosmique). » (p. 243-244)

Dans l'immédiat, concentrons notre attention « *sur la première des deux lignes interprétatives, celle qui fait du commentaire d'Ælred une véritable « lettre de direction (spirituelle) adressée à un jeune moine » (Charles Dumont) ou, comme l'a si justement écrit dom Anselme Le Bail dans des notes inédites, un « traité de la grâce sacramentelle des mystères du Christ, infusant en l'homme la ressemblance du Verbe ». Ici encore cependant, nous nous contenterons de formuler quelques remarques seulement. Elles seront au nombre de quatre.* » (p. 244)

1. La première chose qu'il convient de souligner concerne le fondement théologique sur lequel repose le thème principal du traité : la formation du Christ dans l'âme. La lecture « en miroir » qu'Ælred propose entre croissance spirituelle de l'âme croyante (troisième partie du traité) et croissance corporelle du Jésus de l'histoire (première partie du traité) repose en fait sur un élément fondamental de la théologie de l'Incarnation selon lequel le Verbe s'est fait chair afin qu'à son tour, l'homme puisse être rendu « participant » de la nature divine.

« Or, précisément, le propre de la spiritualité cistercienne - et d'Ælred en particulier - est d'avoir pleinement assumé cet héritage théologique de la tradition patristique, mais en mettant davantage en lumière le fait que cette « participation à la nature divine » passe par la « contemplation transformante » de l'humanité du Christ ou une tendre dévotion envers elle qui vise à une « conformation » de tout l'être à sa Personne. » (p. 245)

Ælred répétera cette affirmation dans chacune des trois parties de son petit traité, en particulier dans les paragraphes 4, 11 et 19. Dans ce dernier paragraphe, « *Ælred s'efforce de montrer à Yves la route qu'a suivie son progrès spirituel, en trois étapes principales, qui l'ont conduit de Bethléem (stade de la conversion et du renoncement au monde) à Jérusalem (stade de la perfection spirituelle et de la contemplation), en passant par Nazareth (stade de la lente croissance en maturité humaine et spirituelle grâce à une lutte incessante contre les vices et à l'acquisition progressive, en douze étapes - correspondant chacune à une année -, des sept "esprits" décrits par Isaïe 11, 2-3 [crainte, piété, science, force, conseil, intelligence et sagesse] et des quatre vertus cardinales [force, prudence, tempérance et justice] énoncées par le livre de la Sagesse [8, 7] ...)* » (p. 246)

2 Cette insistance d'Ælred et de toute la spiritualité cistercienne sur la contemplation de l'humanité du Christ repose sur deux éléments complémentaires l'un de l'autre. D'une part, selon le principe christologique (et sotériologique), l'homme, pour retrouver sa dignité première, est invité à « se conformer » à l'image de Jésus : vrai Dieu et vrai homme. D'autre part, selon le principe éthique, ce « *processus de reformatio à l'image du Christ par une conformatio à son humanité ne se réalisera que par un processus d'identification de plus en plus parfait à la personne humaine de Jésus, en vertu duquel celui-ci devient, au sens propre, le modèle à imiter pour que l'homme retrouve l'image perdue.* » (p. 248)

Deux voies éminentes d'expressions rendent présents ces « mystères » du Christ que nous sommes appelés à contempler : la première est celle de toutes les célébrations liturgiques. Celles-ci centrées sur le « sacrement du corps et du sang du Christ » ou l'eucharistie, ont pour rôle justement de « *rendre actuellement présents (re-presentation) les "mystères" du Christ (sa naissance, sa passion, sa résurrection ou son ascension) afin que - dimension anthropologique - "nous gardions toujours fraîches en notre mémoire la bonté, la douceur, l'étonnante charité qu'il nous a témoignées en tout cela", et que - dimension théologique [...] notre foi se trouve ainsi fortifiée "en entendant de nos oreilles et en ayant quasiment sous les yeux ce que le Christ a souffert pour nous [mémoire du passé], ce qu'il nous accorde durant cette vie [= mémoire du présent] et ce qu'il nous promet après celle-ci [= mémoire du futur]"* ». (p. 248-249)

« *Mais pour vivre cette même réalité-expérience de la « présence transformante » du Christ, il est, à côté de cette première « voie » plus objective qu'est la liturgie, une autre voie, certes davantage affective, mais tout aussi éminente que l'autre : précisément, la voie de la « méditation » telle qu'Ælred la propose et qui, elle aussi, mais cette fois par la voie de l'imagination, a pour but de permettre à celui qui contemple telle ou telle scène évangélique de la regarder « avec les yeux du cœur » (Quand Jésus... I, 1, p. 49 : « ante oculos cordis ») et de se rendre ainsi comme « présent » et « participant » à l'événement lui-même ; mieux et plus rigoureusement : de se rendre « contemporain » de lui.* » (p. 249)

Pierre-André Burton souligne ici une dernière chose essentielle. La place qu'Ælred réserve à la contemplation de l'humanité du Christ confère pour ainsi dire à chacun des événements de la vie de Jésus, comme à chacune de ses attitudes ou de ses dispositions intérieures, une dimension quasi sacramentelle, puisque, ayant assumé notre condition humaine et épousé les mêmes sentiments que nous, il est aussi en mesure de les « transformer » de l'intérieur et, du coup, de leur donner une valeur vraiment salvifique... (p. 250)

3 La troisième remarque de Pierre-André Burton concerne l'étonnante continuité doctrinale qui existe entre les deux petits traités : *Quand Jésus eut douze ans* et *La Vie de recluse*. Pour Ælred, la formation monastique comprend une triple dimension : *ascétique, morale et mystique*. Ces trois composantes *étroitement imbriquées les unes dans les autres*, correspondent à la fois à la structure tripartite du traité *La Vie de recluse* et aussi à la structure de la troisième partie du traité *Quand Jésus eut douze ans*. Dans ce dernier traité, cette structure tripartite s'appuie sur les trois étapes principales de l'enfance de Jésus : sa naissance à Bethléem correspondant « au renoncement au monde et à soi-même et au début de la vie spirituelle », puis sa vie à Nazareth correspondant au temps de la croissance des vertus dans l'âme, et finalement, à l'âge de douze ans, sa montée et son entrée à Jérusalem, correspondant « au sommet de la lumineuse contemplation ». (Quand Jésus... III, 19, p. 93) (p. 250-251)

Pour « baliser » les étapes de ce chemin sponsal qui conduit à l'union au Christ, Aelred recourt [...] à une séquence de trois passages du Cantique des cantiques. Selon Burton, elles correspondent aux trois étapes de la formation humaine et spirituelle, telle que la conçoit Ælred. « *Le chant de la tourterelle se fait entendre en notre terre* » (Ct 2, 11-12) évoque la première étape, à l'image des gémissments de l'âme solitaire qui, rudement éprouvée par l'apparente absence du Seigneur, soupire après sa présence. « *L'hiver est passé... les fleurs se sont montrées* » (Ct 4, 7), évoque la deuxième étape. « *L'hiver passé* » est le symbole des tentations et des épreuves initiales enfin surmontées, et les « *fleurs* » sont le symbole des vertus qui commencent à porter du fruit. Enfin, « *Tu es toute belle mon amie, il n'y a point de tache en toi* » (Ct 2, 9), est le symbole de l'âme totalement purifiée et désormais prête à contempler son Époux. Ce verset évoque la dernière étape. (Quand Jésus... III, 20-22, p. 97-103)

Pour Pierre-André Burton, cette « séquence » est un nouvel indice qui manifeste la remarquable continuité entre les deux traités. Un dernier élément la met, pour lui, en évidence. En exposant dans *La Vie de recluse* sa méthode de méditation, Aelred recommande de bien unir dans notre vie Marie et Marthe, les élans de l'affection aux œuvres de la charité. Or, nous retrouvons cette même recommandation dans son traité *Quand Jésus eut douze ans* sous les traits de la double obéissance de Jésus à Marie et à Joseph, qui, dans une heureuse complémentarité des fonctions maternelle (« l'inspiration de la charité ») et paternelle (« l'opération de l'Esprit Saint ») « *nous prescrivent, au nom de la loi éternelle (entendons : la double dilection envers Dieu et le prochain), de ne pas négliger entièrement, pour le soin du prochain, la contemplation de Dieu, et inversement, de ne pas omettre d'assister le prochain par attachement aux délices de la contemplation* ». (p. 253)

Dans son livre, le Père Burton cite la première partie du § 31 du traité *Quand Jésus eut douze ans* (Quand Jésus... III, 31, p. 121-123). « *Ce texte admirable, écrit-il, révèle (...) tout le chemin qu'Ælred a parcouru depuis le temps de son noviciat, où le « joug » et « fardeau » étaient ceux, pesants et pénibles, de la « discipline régulière » (Miroir de la charité) jusqu'à ce moment où, composant son commentaire, le « joug » et le « fardeau » sont ceux, désormais portés dans la joie (le mot est répété trois fois !), de sa charge abbatiale qui le conduisit, tel le Christ, à ne plus vivre pour lui-même mais à mourir et à donner sa vie pour ceux-là mêmes qui lui étaient confiés... leur étant soumis, c'est-à-dire se faisant « obéissant » à leurs besoins et à leurs attentes, quitte à descendre avec eux jusqu'en Égypte, le pays de l'esclavage !* » (p. 253-254)

4 Enfin, dernière remarque : Aelred a toujours écrit par amitié, pour répondre à des demandes. Seulement, saisissons bien, comme le souligne Pierre-André Burton, que cette amitié est constituée de deux composantes : d'une part un élan spontané du cœur, une affection profonde pour quelqu'un, et d'autre part un mouvement, en vertu duquel l'homme se met en quête du bien, soit pour lui-même - sa conversion -, soit pour autrui - la sollicitude pastorale, soit - dans le cadre de la relation d'amitié spirituelle - par une recherche commune de croissance mutuelle à propos des choses humaines et divines. (p. 256)